

DIMANCHE.
19 MAI 1833.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n° 6; chez M. Baron, libraire, rue Clermont; chez M. Babeuf, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. L. Boitel, imprimeur du Journal, quai Saint-Antoine, n° 36. — A Paris, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n° 103; Et à l'Office-Correspondance de MM. Bresson et Bourgoïn, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 18.

Et chez tous les libraires et directeurs des postes des départemens.



TROISIÈME ANNÉE.
186.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.
Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est:

POUR LYON.		POUR LES DÉPARTEMENTS. ET L'ÉTRANGER.	
Trois mois.	7 fr.	Trois mois.	9 fr.
Six mois.	13	Six mois.	17
Un an.	25	Un an.	33

Les lettres et paquets doivent être adressées au Bureau de la GLANEUSE, franc de port.

LA GLANEUSE,

Journal Populaire.



LA PRISON EST LE SÉMINAIRE DES PATRIOTES.

Procès de la Glaneuse.

Notre gérant vient d'être condamné à QUINZE mois de prison, à QUATRE MILLE fr. d'amende et aux dépens.

Nous ne ferons aucune réflexion sur cette condamnation, nous ne donnerons pas même la liste du jury. Les hommes qui le composaient ne peuvent nous inspirer d'autre sentiment que celui de la pitié. Le pouvoir avait placé entre leurs mains le palladium de toutes nos libertés, la liberté de la presse; et s'ils n'ont pas compris la sainteté de leur mission, nous ne saurions les plaindre, et nous ne nous sentons pas la force de les haïr.

Insensés, qui croient arrêter la marche de la civilisation en condamnant un journaliste! Mais ne savez-vous pas que nous bravons votre rage impuissante? LA PRISON EST LE SÉMINAIRE DES PATRIOTES. QUATRE MILLE fr. d'amende! les républicains les paieront pour nous. Célébrez maintenant, hommes du pouvoir, célébrez la victoire que vous venez de remporter. Quant à nous, républicains, nous sommes fiers d'une défaite qui doit grossir nos rangs et hâter le triomphe de nos doctrines.

Vous avez peut-être cru dans votre aveugle colère que LA GLANEUSE succomberait sous vos coups. Non, non, la GLANEUSE ne périra pas, non, vous ne renverserez pas notre tribunal populaire du haut de laquelle nous vous jetterons ces vérités qui vous font trembler. Non, vous ne briserez pas dans nos mains le fouet satyrique dont les lumières ont si souvent déchiré vos aristocratiques épaules. Le peuple est pour nous, le peuple applaudit à nos efforts, il n'abandonnera pas ceux qui comme nous ont voué à la défense de ses droits leur existence toute entière. A vous des requisitoires, les amendes et la prison. A nous le peuple, à nous l'avenir.

Messieurs et chers confrères,

La France veut la liberté de la presse et les sympathies populaires sont acquises à tout écrivain frappé par un arrêt; pour suivi longtemps comme vous l'êtes aujourd'hui, souvent condamné, j'ai toujours trouvé dans mes amis politiques de puissant secours contre nos ennemis communs et chaque condamnation m'a servi d'échelon pour atteindre au succès, il en sera de même pour vous, Messieurs, les Lyonnais ne laisseront pas étouffer un courageux organe de cette liberté qui peut sauver toutes les autres.

J'ouvre une souscription en votre faveur, et je vous adresse cent francs.

Agréé, etc.

CHARLES PHILIPON

Directeur du CHARIVARI et de la CARICATURE.

LE DOUZE MAI A LYON.

La journée de dimanche dernier a plus que justifié les prévisions des membres de la commission exécutive du banquet. M. le préfet du Rhône a semblé craindre de leur donner un démenti, et comme s'il eût aussi trop regretté de voir perdue une bonne occasion de livrer bataille, il a du moins voulu montrer combien étaient belles les dispositions qu'ils avaient prises.

Nous allons donner à nos lecteurs qui n'ont pas eu la curiosité de tout aller voir, une idée de la science militaire des autorités lyonnaises. Ils savent tous d'abord que l'ennemi qui doit sortir de la ville, ne peut pénétrer dans les Brotteaux que par les trois ponts placés sur le Rhône, que c'est l'enclos de l'Élysée-Lyonnais placé au milieu de la plaine qu'il s'agit de rendre inaccessible, et qu'enfin, le théâtre du combat est présumé devoir se placer naturellement dans les chemins boisés et multipliés des Brotteaux. Cela bien compris, ils saisiront plus facilement l'ensemble des détails stratégiques.

Chacun des ponts est occupé par trois vedettes qui, placées à distance, doivent annoncer l'arrivée de l'ennemi. Au bas du pont de la Guillotière, sur la rive

gauche du fleuve, est placé un corps d'observation de huit cents hommes environ. Les avenues des autres ponts sont gardées par des avant-gardes. A des distances très rapprochées, on voit des piquets de troupes, infanterie et cavalerie, qui se font sans cesse des signaux; et en allant des uns aux autres on arrive vers le centre où est rangé le corps de bataille. C'est sur le vaste emplacement du Champ-de-Mars qu'il a pris position. Plusieurs bataillons d'infanterie, quelques escadrons de cavalerie attendent que les postes avancés se soient repliés sur eux et leur aient montré par là que l'ennemi s'avance. Tout est bien disposé pour le recevoir. Des pièces de canon sont là chargées et attelées, les mèches sont allumées et en un quart de seconde leur voix tonnante pourra prouver irrésistiblement que l'arrêté Gasparin est très légal!... Quant à l'Élysée Lyonnais, les sentinelles qui le gardent sont si nombreuses qu'elles se touchent à peu près, et pour y entrer, il faut passer sur le ventre des fantassins et des cavaliers alignés devant la porte!... Mais ce n'est pas tout, en hommes expérimentés, les Cromwels lyonnais n'ont pas placé toutes leurs forces sur le terrain, ils ont, au contraire, formé de nombreux corps de réserve. — Dans la cour de l'Hôtel-de-ville un bataillon entier et un escadron de dragons attendent des ordres. Sous les tilleuls de Bellecour, il y en a tout autant. Toute la cavalerie arrivée pendant les derniers jours, encombre la grande cour de la gendarmerie. Ces réserves, après le premier engagement, déboucheront au pas de charge par les ponts et placeront l'ennemi entre deux feux!... Enfin, tout cela n'empêche pas que les casernes ne soient encore pleines, que de fortes patrouilles ne se croisent à tout moment dans la ville et dans les Brotteaux avec d'innombrables essaims de mouchards et d'agens de police!... Et puisque nous voulons tout dire, nous devons bien encore raconter que si l'imperceptible fraction d'ennemis qu'on attend reste victorieuse, on peut, en quelques minutes, faire arriver de Villeurbanne, St-Denis et autres communes environnantes, des corps de troupes qui, l'arme au bras et le sac sur le dos, y attendent le signal du départ!...

Depuis le milieu de la nuit, ces dispositions sont prises, le jour a paru, mais c'est en vain que les fantassins s'élèvent sur leurs pieds, que les cavaliers se dressent sur leurs étriers, ils ne voient toujours venir que des dames à la tournure élégante, au sourire satyrique; une masse d'habitans fort paisibles qui vont chercher à la campagne des promenades agréables. Le farouche, l'atroce ennemi qu'on leur avait promis, n'arrive pas!...

Si le pouvoir a cru inspirer de la terreur par ce formidable appareil militaire, il a dû apprendre qu'il n'avait pas réussi!... Le républicain, comme la population, n'ont fait que rire de cette ridicule forfanterie, et on a été généralement bien aise d'avoir, sans danger pour personne, sû trouver une occasion de montrer à quel degré d'arbitraire et de violence peut se porter l'autorité royaliste!.. Depuis deux jours il était connu de tout le monde qu'il n'y aurait point de banquet. — Néanmoins, toutes les mesures les plus vexatoires ont été employées,

sans qu'il restât le moindre prétexte pour le justifier. Les personnes que les voitures publiques et les bateaux à vapeurs ont amenées ce jour-là à Lyon, fussent-elles ou non du département, ont été mises en état d'arrestation, lorsqu'elles ont été trouvées dépourvues de passeports!... — Il a été défendu aux restaurateurs de recevoir chez eux des sociétés de plus de dix-neuf citoyens!.. La justice nous force cependant, à dire que des nuées d'agens de police et de faux déserteurs expédiés à Lyon par DES GOUVERNEMENS VOISINS pour fomentier des troubles, ont pu très librement pénétrer dans la ville; qu'enfin, on a prouvé combien on était tolérant, en laissant pour la première fois depuis juillet 1830, circuler dans la ville UNE PROCESSION CATHOLIQUE!..

Voilà tous les actes de l'autorité pendant la journée du 12 mai! qu'on les compare au calme qui n'a cessé de régner partout, on ne s'étonnera plus que tous les honnêtes gens les aient blâmés, et que beaucoup d'hommes indifférens aient depuis lors pris parti pour les républicains dont les événemens des derniers jours ont montré le caractère et les véritables intentions. Nous savons bien que ce n'était pas là le résultat qu'on attendait; le dépit manifesté dans cette occasion par les courageux monarchistes qui clabaudent à Lyon quand ils sont sûrs de n'avoir rien à craindre, en est la preuve. L'un d'entre eux disait que jamais on ne retrouverait une si belle occasion d'anéantir les républicains Lyonnais, qu'il était très fâcheux qu'ils la fissent perdre!... Un autre se plaignait que le sang républicain, abondamment versé, ne fut pas venu compenser les dépenses occasionnées par les déplacements des troupes! Ces Messieurs qui se qualifient de MODÉRÉ, ne connaissent pas encore ceux dont ils parlent ainsi. Il n'est pas prouvé d'abord, que toutes les précautions prises, eussent suffi pour assurer la victoire sur laquelle il comptaient si bien; mais ensuite, il suffisait qu'il y eut chance, pour que les républicains ne voulussent pas courir les risques de retarder par un sentiment d'amour-propre fort mal placé, une victoire trop sûre et trop prochaine. Tous les Lyonnais les ont approuvés, et tous les journaux patriotes des départemens qui arrivent chaque jour, les félicitent et les remercient de cette sage détermination. — En résumé, la journée du 12 mai a procuré aux TROUPES des fatigues inutiles; aux PHILIPISTES QUAND MÊME, un accès de rage qui ne sera pas le dernier; à M. GASPARIN, la conviction qu'il ne saurait faire des dupes, et aux RÉPUBLICAINS, la satisfaction d'avoir fait de nouveaux ennemis au juste-milieu!...

LE DINER ET LA CHANSON.

Chanson reprends ta couronne;
Messieurs, grand merci!

BÉRANGER.

Ce n'était plus un barde dont les accens inspirés vissent faire vibrer votre ame et vous faire chanter l'amour des combats, la haine de l'ennemi de la patrie, ou l'enthousiasme de la gloire; ce n'était pas non plus un sol-

dat le lendemain d'un autre Wagram ou d'un nouvel Iéna, chantant :

Nous avons cinq cent mille hommes !

ou bien :

Le roi de Prusse attaque,
La reine le suivra !

et terminant par le couplet obligé, le couplet d'honneur :

Qu'est-ce qui a composé la chanson ?
C'est un brigadier de dragon,
Un soir qu'il était chez Fanchon.

Car le juste-milieu n'a de bardes que ceux qu'il a flétris en les achetant et dont la voix s'est éteinte ; car il n'a pas de chances de gloire à offrir à nos braves soldats qui s'indignent du rôle qu'on leur fait jouer et qui sont forcés de répéter les exploits de leurs pères, quand ils voudraient chanter les leurs.

C'était tout simplement un virtuose de café, une basse-taille de la place des Célestins qui faisait retentir l'air enfumé de cigarres de ses malins accens ; et la foule se pressait dans le café, contre les vitraux, sous la tente et sur la place, contente de revoir son chanteur de prédilection, qui lui plaît, qui l'amuse, et applaudissait à sa chanson des CAFFARDS ET DES GENDARMES ; car l'interdiction est levée, car le diner et la chanson ne se disputent plus l'empire ; le diner a dû abdiquer et la chanson a repris sa couronne ; car nos autorités qui administrent avec tant de douceur et d'habileté ont décidé dans leur sagesse que l'on ne chanterait pas quand on dine, ou qu'on ne dînerait pas quand on chante, ce qui prouve incontestablement que la France est le pays le plus libre du monde.

Les républicains voulaient faire un petit diner de famille de six mille couverts, on avait besoin d'une émeute pour les en empêcher. On interdit les chants et l'émeute s'agite ; les républicains renoncent à leur diner, et l'on rend la voix aux chanteurs lyonnais. Si les intentions de l'autorité n'avaient pas été claires, cela seul suffirait pour nous les apprendre.

Je dois l'avouer, je n'ai pas le courage de blâmer le juste-milieu de tout cet arbitraire, de toutes ces illégalités ; tout gouvernement de fait ou de droit veut se conserver ; il a souvent tort pour ceux sur lesquels il pèse, mais à coup sûr il a raison pour lui, et c'est tout ce qu'il faut ; le juste-milieu a donc raison de déclarer la guerre à la chanson et au diner, ce sont là ses plus terribles ennemis. Ce sera désormais une ligue entre la fourchette, le couteau et le tambourin contre le gouvernement du 7 août ; ce sera une guerre à mort entre eux ; un quart du 19^{me} siècle en sera illustré.

L'empire dut sa gloire au pain de munition et à la chanson bacchique, il payait le premier avec reconnaissance, avec largesse ; il aimait beaucoup le pain de munition, cet empire tant vanté, et il encourageait la chanson qui de temps en temps quittait ses tonneaux et ses flons, flons, pour la gloire et ses guerriers. Il est tombé, l'empire, malgré le pain de munition, le Caveau et la société de Momus.

La restauration accorda la plus brillante protection à

l'art culinaire ; elle avait compris toute l'importance de la cuisine, toute la puissance d'un bon diner, et ses dindes truffées seront à jamais célébrées, elles sont devenues européennes ; elles sont une de ses plus belles gloires. Le juste-milieu fera oublier sa conquête d'Alger, il ne fera pas oublier ses dindes.

Cette succulente restauration que tant de parasites, que tant d'écornifleurs dévoraient et suçaient avait bien compris la confraternité du diner et de la chanson, aussi s'efforçait-elle de remplacer le tra, la, la, par le cantique ; elle échoua dans cette hardie entreprise, et dut sa perte à son insuccès ; la restauration est tombée sous la chanson politique qui avait tant grandi sous son règne.

Aujourd'hui le pain de munition de l'empire a disparu ; sa chanson bacchique est devenue roccoco ; les diners de la restauration ne se relèveront pas sous un gouvernement trop pauvre ou trop avare pour les payer ; ils ont fait place aux banquets des prolétaires, et la chanson politique se soutient toujours plus hostile, et plus franchement ennemie. Le diner est un perturbateur, la chanson une séditeuse, et le gouvernement qui n'est pas bête, quoiqu'on en dise, leur déclare la guerre. C'est fort bien à lui, et tous les amis de l'ordre ne peuvent que l'approuver.

En avant donc, beaux soldats nos amis, nos concitoyens et nos frères ; en avant fantassins aux pantalons rouges, beaux grenadiers, gais voltigeurs, et vous aussi camarades du centre, en avant ! Cuirassiers dont la poitrine brille et dont les beaux chevaux hennissent ; légers housards, beaux dragons à la tête dorée et reluisante au soleil ; artilleurs et soldats du génie si habiles aux manœuvres, si savans et tant aimés des grisettes, en avant ! Il n'y a point de Russes à battre, car la Pologne est morte ; point de bandits populaires à repousser, car l'Italie est vendue ; non, le juste-milieu n'a pour tout exploit à vous donner que des chansons à couper au milieu, que des tables à renverser. Vous méritez mieux, enfans des vainqueurs de l'Italie, des conquérans de l'Egypte !

Pauvre juste-milieu ! un jour en envoyant des soldats contre les dîneurs, il oubliera de leur boucher les oreilles et la bouche ; ils entendront la chanson du prolétaire, ils répéteront le refrain et puis, prolétaires et soldats, trinqueront ensemble... Et alors, juste-milieu, vois-tu, quand tous ces braves chanteront, il faudra bien que tu danses.

GRAND-THÉÂTRE.

REVUE DRAMATIQUE.

Ah ! le maudit métier que celui de journaliste ! Etre consciencieux et blesser des amours-propres, défaire presque des existences d'artiste. Maudit métier ! je n'en connais pas de pire après celui d'acteur aux jours de débuts. Néfaste 21 avril qui revient chaque année avec les mêmes craintes, les mêmes traverses, les mêmes agitations ! Pauvre vie toute de fluctuations que la vie des artistes ! hirondelles voyageuses, ils emportent leur nid de ville en ville jusqu'à ce qu'ils trouvent un bon et large toit pour abriter eux et leur famille.

Pour nous, quand nous envisageons cette carrière dramatique, si pleine de caprices et d'orages, cette existence inquiète et vagabonde, faite de souffrances et pour le cœur et pour le corps; alors, la tristesse s'empare de nous, et la plume et la critique nous abandonnent à la fois. Mais au dessus de ce tableau tout de sentiment, au dessus de toutes ces considérations de personne, une grande pensée surgit, une question d'art nous préoccupe et nous domine. Elle nous rend la force, et devant elles s'annihilent tous les intérêts privés.

Commençons comme le spectacle, par la comédie.

MM. Auzet et Chapiseau, dans la *TOUR DE NESLE* et l'*ÉCOLE DES VIEILLARDS*, ont tous deux essayé la rigueur du public. La chute de ces deux artistes nous empêche d'émettre notre jugement à leur égard, nous respectons leur malheur. Le jeu de M^{me} Pougaud-Doligny dans le joli rôle d'Hortense, nous a semblé pâle, et son débit peu nuancé; nous attendons un autre rôle que celui de Valérie pour la juger, car toutes les actrices s'y font applaudir. L'intérêt du personnage les soutient. On a encouragé M^{me} Pougaud, elle est jeune et jolie. Le temps, nous l'espérons, dévoilera en elle d'autres qualités. Chazel est un acteur de mérite, une ancienne connaissance, qu'on a revu avec plaisir. Nous lui conseillerons de moins viser aux petits effets dans le dialogue. C'était aussi le défaut de son prédécesseur; ils s'attachent tous deux trop à de minutieux détails. En voulant tout faire ressortir, on lasse l'attention du public. Un auteur seul peut prendre plaisir à se voir ainsi dissequé.

M^{me} Ménier jeune et charmante actrice qui a révélé des études sérieuses et un talent précoce dans Antony, a reparu dans le *JEUNE MARI*. Ce n'était pas son début, car pour nous elle a déjà fait ses preuves. Puisque nous avons parlé d'Antony, nous lui dirons qu'elle met selon nous son amour beaucoup trop en saillie, elle ne le concentre pas assez. Adèle doit être pleine de réserve devant tout autre que celui qu'elle aime, elle doit rougir d'elle-même devant sa sœur Clara et plus encore devant son équivoque amie. L'intérêt, le trouble et les craintes qu'elle manifeste devant le docteur avaient quelque chose de trop révélateur. Nous tenons un pareil langage à madame Ménier parce que nous savons qu'elle nous comprendra. Elle aime son art, elle cherche la vérité, nous la lui dirons toujours, en dépit de sa jolie figure, pleine de charme et d'intérêt, et de ses beaux yeux qui font rêver.

Il y a un grand vide à remplir dans la comédie, il nous manque plusieurs sujets, un fort premier rôle, un père noble, et un jeune premier. On nous écrit de Rouen que Valmore en butte à l'animadversion de quelques personnes s'est vu forcé, par la chaleur même avec laquelle ses partisans ont pris fait et cause pour lui, de quitter une scène que champions et opposans avaient transformée en arène, une scène sur laquelle son talent avait grandi encore par la belle création de Buridan de la *TOUR DE NESLE*. Que notre administration nous rende

donc ce Buridan, et nous retrouverons en lui Louis XI RICHARD D'ARLINGTON, KONAN LE BOSSU, le duc de Guise de Henry III, DON ALPHONSE D'EST et bien d'autres rôles encore qu'il compose et reproduit avec une fidélité de caractère et de costume assez rare de nos jours. Si Welsch qu'une cabale, dit-on, vient de rendre libre, revenait ici prendre sa place, notre comédie compterait alors autant de talens que notre opéra, si riche de voix et de jolies femmes.

Jamais nous n'avions eu une réunion de chanteurs aussi satisfaisante que celle de cette année. Mademoiselle Valmont a fini ses débuts au milieu des bravos. Sa voix est fraîche et bien timbrée, sa méthode est bonne, et son chant facile. Joignez à cela une jolte fête et un ton distingué; mademoiselle Valmont cumule.

Redemandée après son premier début avec de vives et nombreuses acclamations, M^{me} Déran court est venue recevoir les justes applaudissemens de l'assemblée. Ce triomphe était justifié par la manière brillante avec laquelle elle a chanté tout son rôle et le morceau du *SERMENT*. Les auditeurs sont pleins de sécurité pour toutes les notes, roulades et traits qui sortent de ce délicieux gosier. Nous n'avons jamais eu une chanteuse comme M^{me} Déran court, puissions-nous la garder long-temps! Tilly n'a eu qu'un seul début: ce sont là de ces artistes qu'on juge à la première audition, comme M^{me} Déran court, comme Gustave Blés, excellente basse taille dont le succès ne peut que s'accroître à mesure que ses belles notes auront l'occasion de se faire entendre. Notre seconde basse-taille, H. Germain sera encore applaudi et aimé à côté de ce beau talent.

Lange n'a été ni écouté ni jugé. Il a reçu les éclaboussures du mécontentement public, aux jours des débuts d'Auzet et de Chapiseau. Lange est homme à prendre sa revanche dans le *ROSSIGNOL*, il a tout ce qu'il faut pour son emploi, une jolie tournure, de la figure, un filet de voix agréable, il ne lui manque que de la confiance en lui, qu'un gosier moins paralysé et un peu d'attention de la part des spectateurs; nous croyons pouvoir lui prédire un meilleur sort ce soir dans *Lubin*.

Il reste encore bien des études à faire à Eugène; sa voix est agréable quoique peu étendue, mais son jeu est bien faible, il nous a joué le comte Almaviva comme il a joué Roger dans le *MAÇON*, sans cachet, sans composition. André que le public a revu avec grand plaisir aurait bien du lui donner une leçon, lui remettre un peu de son allure d'ouvrier. Si j'étais l'ami d'Eugène, je lui chanterai chaque matin le refrain du maçon :

Travaillez,

Travaillez,

Ayez du cœur à l'ouvrage!

L. B.

J. A. GRANIER, Gérant.